Karin Hann

Reine des Lumières

ROMAN

éditions du ROCHER

Reine des Lumières

Du même auteur

Aux éditions du Rocher

Les Lys pourpres, 2012.
Les Venins de la Cour, 2013.
Marcel Pagnol, Un autre regard, 2014.
Raison souveraine, 2015.
Passionnément Gainsbourg, 2016.

Chez d'autres éditeurs

Althéa ou la Colère d'un roi, Robert Laffont, 2010,
prix spécial du jury du Salon d'Ile-de-France 2011.

Karin HANN

Reine des Lumières

éditions du
ROCHER

Avertissement

Les citations historiques rapportées dans cet ouvrage sont signalées par un astérisque.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2017, Groupe Elidia
Éditions du Rocher
28, rue Comte-Félix-Gastaldi, BP 521, 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-09049-8
EAN pdf : 9782268092201

[La marquise de Pompadour] *pensait comme il faut,*
personne ne le sait mieux que moi [1].

C'était une âme née sincère, qui avait de la justesse dans l'esprit
et de la justice dans le cœur ; cela ne se rencontre pas tous les jours [2].

Voltaire

1. Lettre de Voltaire à son ami Damilaville, en date du 23 avril 1764.
2. *In* Robert Muchembled, *Madame de Pompadour*, Librairie Arthème Fayard, 2014, p. 391.

À ma mère, à qui je dois mon amour de la littérature et des arts.

Avant-propos

Comment naît le désir d'un écrivain ? Il est souvent le fruit d'une rencontre. À la suite de Fouquet, de Catherine de Médicis ou d'Anne d'Autriche, j'avais envie d'approcher Mme de Pompadour. Après avoir lu sur cette dernière les propos les plus élogieux comme les plus injurieux, il me semblait légitime de faire la part des choses.

Il faut d'emblée signaler que la favorite de Louis XV n'a pas « mené » la France, ainsi que cela a été injustement avancé. S'il est avéré qu'elle soutenait grandement le roi, sujet à de sévères accès de dépression, elle n'en dirigeait pas pour autant le royaume. À ce titre, nous n'avons évoqué au fil des pages que ce qu'elle a initié dans le domaine politique.

Les historiens rendent aujourd'hui hommage à ce monarque dont le règne est loin d'être négatif. C'était un homme éminemment bon. Toutefois, l'erreur serait de l'envisager comme un individu faible, soumis à sa maîtresse. J'ai été extrêmement touchée par leurs rapports, empreints de respect et de tendresse, après une reconversion qui aurait pu mener à un réel échec. Il n'est pas aisé de quitter l'amour pour l'amitié. Tous deux y sont néanmoins parvenus avec intelligence et générosité. Ils avaient besoin l'un de l'autre, pour des raisons qui leur étaient propres, mais qui dépassent la simple perspective matérielle. Une faveur si singulière méritait que l'on s'y intéresse.

Mon angle d'approche s'est imposé de lui-même : mettre en relief le fait que Mme de Pompadour avait joué un rôle prépondérant dans le foisonnement artistique de son époque.

M'inspirant de ce que suggérait Pagnol lorsqu'il théorisait les lois de l'écriture et de la dramaturgie, j'ai pris le parti de considérer mon personnage comme le centre d'un système et de ne traiter que ce qui le regardait de près. L'élaboration de l'ouvrage prit forme : la marquise serait appréhendée par l'entremise des génies qui l'avaient côtoyée. Toute information sur le siècle, qu'elle soit politique ou culturelle, serait donc écartée si elle ne touchait ou ne concernait pas directement mon héroïne.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette femme remarquable et, comme le souligne très justement Robert Muchembled, « n'est pas Mme de Pompadour qui veut[1] ». On ne se maintient pas dans un milieu aussi hostile qu'une Cour sans être roué et parfois retors. Elle montre, à l'instar de Diane de Poitiers et de Mmes de Montespan ou de Maintenon, que l'aimée d'un roi doit posséder bien plus que de la beauté ou du charme pour devenir la favorite et le demeurer. Cette position requiert une forme de grâce et une force à nulle autre pareille.

Il faut, en un mot, être exceptionnelle !

J'ai été entraînée à la suite de cette femme passionnée et passionnante, érudite et curieuse, qui a séduit ses contemporains par sa gaieté et son appétit de vivre, dans un fourmillement de recherches, en un véritable jeu de piste dont chaque halte recélait ses secrets, ses mystères et ses richesses. Un tourbillon de rencontres, plus séduisantes les unes que les autres, une abondance de personnages incroyables, emblématiques de ce siècle des Lumières – artistes, penseurs, peintres, philosophes, musiciens –, qui tous ont contribué à ce que plus jamais le monde ne puisse envisager l'homme et sa place comme par le passé.

Cette expérience fut pour moi inédite.

1. *In Madame de Pompadour*, *op. cit.*, p. 491.

J'ai cru mettre en scène Mme de Pompadour : c'est en réalité elle qui m'a menée dans l'envers du décor, me donnant le sentiment qu'elle me prenait par la main, moi, dix-neuviémiste convaincue, pour m'offrir la beauté et la grandeur de son époque en une sorte de parcours initiatique que j'ai tenté de restituer par l'écriture. Je me suis sentie tour à tour étonnée, dubitative, décontenancée, surprise, éblouie, séduite et… conquise !

J'espère de tout cœur être parvenue, dans ce livre, à partager cette belle émotion.

I

Château de Versailles, 17 avril 1764

Deux hommes se tenaient debout sur le balcon des appartements du roi. De là, on pouvait apercevoir l'avenue de Paris, dans laquelle un convoi mortuaire avançait avec recueillement.

Les vêpres étaient sonnées et l'on n'entendait plus, à présent, que l'écho lugubre et lancinant du glas de Notre-Dame de Versailles rythmant la marche de la procession des courtisans aux carrosses armoriés, qui s'étirait lentement. La nuit commençait à tomber et le vent faisait danser les lueurs des nombreux flambeaux tenus par les quarante-deux domestiques suivis des soixante-douze indigents qui, fermant le cortège funèbre, cheminaient d'un pas lourd. Aucun membre de la famille royale n'avait eu le droit d'assister à cette cérémonie, le protocole s'y opposant fermement.

Pétrifié par le froid qui l'enveloppait à la tombée de ce jour d'avril, l'un des deux observateurs fixait du regard le corbillard[1] surmonté de la couronne ducale[2]. Des gouttes de pluie pleuraient pour lui sur son visage. Il semblait ployer sous le chagrin.

---

1. Le mot, qui existe depuis 1688, ne sera employé dans ce sens qu'à partir de 1798. Il vient de *corbillat*, c'est-à-dire le coche d'eau qui partait de la ville de Corbeil, au confluent de la Seine et de l'Essonne, pour regagner Paris.
2. En 1763, un an avant sa mort, la marquise de Pompadour accéda au titre de duchesse, car le roi érigea le marquisat de Menars en duché.

– Voilà les seuls devoirs que j'aie pu lui rendre !, murmura-t-il, accablé. Pensez, une amie de vingt ans* !

Son compagnon ne sut que répondre.

Au loin, le glas résonnait toujours, saluant la dépouille de la duchesse de Pompadour que l'on conduisait en sa dernière demeure.

Un courtisan gravement malade se devait de quitter le château afin de n'y point expirer, mais la faveur inouïe dont elle jouissait auprès du monarque l'avait autorisée à mourir au palais ; on avait toutefois très rapidement transporté son corps recouvert d'un drap sur une civière pour le mener jusqu'à l'hôtel particulier de la défunte, transformé en chapelle ardente, où on l'avait veillé durant plusieurs jours.

En cette triste soirée, toute la Cour rendait hommage à cette étoile qui venait de s'éteindre après avoir brillé deux longues décennies sur Versailles.

Depuis des années pourtant, la vie la quittait doucement.

Épuisée par des quintes de toux[3] qui la laissaient pantelante, elle était la proie de nombreux malaises, d'accès de fièvre et de violents maux de tête. On la saignait pour la guérir de ses fluxions de poitrine, cependant rien ne semblait devoir l'apaiser. Elle crachait le sang et ne supportait plus d'être allongée, suffoquant en permanence, craignant le moindre courant d'air.

Parce qu'il était inenvisageable pour elle de voyager, elle était demeurée à Choisy plusieurs semaines et le monarque ne l'avait pas quittée, attendant qu'elle fût en mesure de regagner Versailles. Las, dès son arrivée au château, son état s'était rapidement dégradé, ne permettant aucun espoir à Louis XV qui s'était vu confier la mission douloureuse de lui annoncer son imminent trépas.

La duchesse avait eu le temps de se reconnaître[4], de modifier son testament en y adjoignant des codicilles, puis de communier et de recevoir l'extrême-onction.

---

3. La marquise était atteinte, selon toute vraisemblance, de tuberculose pulmonaire.
4. De faire son examen de conscience, afin de suivre les enseignements de l'Église, ce qui était la meilleure façon de quitter ce monde, la mort subite pouvant entraîner la damnation.

Le jour précédant sa mort, elle avait mandé le roi une ultime fois pour lui faire ses adieux.

– Ne soyez pas triste, mon ami, avait-elle murmuré dans un souffle. Je vous ai bien aimé et continuerai de veiller sur vous…

– Comment pourrai-je vivre ici sans votre soutien ? Je vais être si seul !, avait gémi le souverain, accablé.

La duchesse de Pompadour avait fermé les yeux, usant ses ultimes forces à lui serrer tendrement la main. Constatant qu'elle était épuisée, le monarque avait quitté la chambre sans bruit. Il ne devait plus jamais revoir ce regard qui l'avait tant séduit quand ils s'étaient connus.

Le cortège avait tourné le coin de l'avenue pour se rendre à Paris où la favorite serait inhumée, dans la chapelle du couvent des Capucines[5].

– La marquise[6] n'aura pas beau temps pour son dernier voyage*…

– Nous devrions rentrer, sire, car il fait vraiment froid, suggéra l'homme qui se tenait en retrait.

– Mets-toi à l'abri, mon bon Champlost, je souhaite demeurer encore un peu.

Le valet obtempéra et abandonna son maître qui avait visiblement besoin de solitude.

Accoudé à la balustrade, la poitrine serrée par un chagrin qui menaçait de le submerger, Louis XV scrutait la nuit, comme s'il tentait d'y voir surgir celle qu'il venait de perdre.

De la femme qu'il avait aimée durant tant d'années ne lui restait que le souvenir…

---

5. L'emplacement du caveau se situerait, selon Michel de Decker, au niveau du numéro 3 de l'actuelle rue de la Paix. La duchesse y reposerait toujours.

6. Après son élévation au rang de duchesse, on continua à lui donner ce titre, sans doute par habitude. C'est aussi celui que la postérité a retenu.

II

Forêt de Sénart, été 1743

Un éclat.

Des prunelles d'une couleur indéfinissable, mystérieuses, captivantes, comme un ciel après l'orage qui garderait ses nuances d'aigue-marine[1]. Une bouche framboise, dessinée, aux lèvres sensuelles, un corps drapé dans une robe fleur d'oranger flattant un teint de porcelaine et soulignant un décolleté laissant apercevoir la naissance des seins… La jeune femme qui se tenait dans sa calèche devant le roi et son lieutenant des chasses était la tentation incarnée.

« *Éblouissante* », songea le monarque, qui la salua avec empressement.

– Je bénis, madame, ce hasard heureux qui vous a conduite à croiser notre chemin, lâcha-t-il en inclinant une nouvelle fois la tête. Me ferez-vous la grâce de me dévoiler à qui je dois ce plaisir ?

– Bien volontiers, Majesté, je me nomme Jeanne-Antoinette Le Normant[2] d'Étiolles.

– Seriez-vous la châtelaine de ce domaine du bord de Seine, au nord de Corbeil ?

– J'ai ce privilège, en effet, sire.

Lorsqu'elle souriait, ses yeux s'éclairaient d'une lueur malicieuse et de tout son être émanait cette joie de vivre faisant tellement défaut

1. Voir annexe A.
2. Ou Lenormand. On rencontre aussi « d'Étioles ».

aux dames de la Cour, trop occupées à séduire pour être naturelles et trop enfermées dans les convenances pour être spontanées. Elle ne semblait par ailleurs ni intimidée ni surprise.

Sans doute s'attendait-elle à rencontrer le roi. De Fontainebleau à Sénart, la giboyeuse forêt n'était coupée que par la Seine que l'on traversait grâce à un bac à Soisy. Cet admirable terrain de chasse avait l'heur de séduire le souverain qui y venait courre le cerf, le chevreuil ou le sanglier, accompagné d'une troupe de cavaliers, de meutes de chiens et de nombreux courtisans en équipages. Comtesses, marquises et duchesses elles-mêmes ne boudaient pas leur plaisir. Le sous-bois s'animait alors de cris et de couleurs, et les châtelains des alentours étaient conviés à prendre part à la curée. Cet immense honneur valait bien tous les désagréments et les saccages occasionnés par le passage de ce beau monde sur leurs domaines respectifs.

Il n'était donc pas étonnant que la dame d'Étiolles se joignît à cet agréable divertissement.

Le roi, subjugué, peinait à détourner le regard de ce cou gracile dont il aurait voulu respirer le parfum. Jeanne-Antoinette le dévisageait posément, en dépit de l'émotion que suscitait en elle cette rencontre. En plus de l'aura presque surnaturelle que conférait la majesté royale, Louis XV était assurément un homme très attirant. Le Bien-Aimé avait une bouche charnue, de grands yeux de velours et une stature élégante. Son ton aimable et son affabilité assuraient que son surnom n'était point usurpé. Il avait fière allure dans son costume de chasse, monté sur un alezan qui piaffait, désireux de reprendre sa course. Toutefois, son cavalier n'y manifestait guère d'empressement, n'ayant nul désir de mettre un terme à cet entretien galant.

– Je crains, sire, que vous n'ayez perdu par ma faute la trace de votre gibier !, avança Mme d'Étiolles avec amusement.

– Je veux bien tout perdre, si c'est pour vous gagner, madame, repartit le roi sans ciller.

Jeanne-Antoinette baissa les yeux, troublée. Son royal interlocuteur ne lui laissa pas le temps de se ressaisir.

– Nous retrouverons la piste de notre cerf demain. Serez-vous en ce lieu à la même heure ?